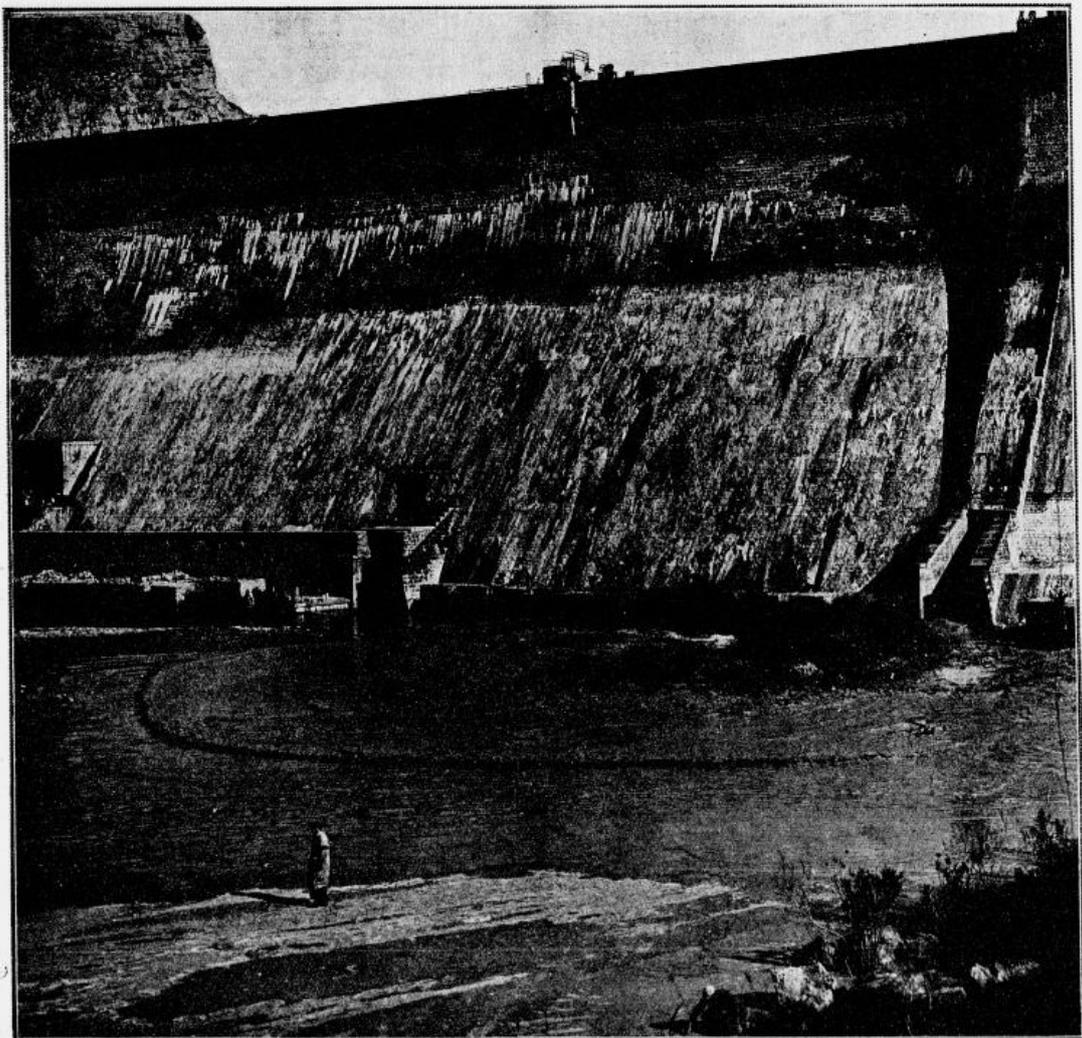


L'AFRIQUE DU NORD ILLUSTRÉE

DIRECTION ET ADMINISTRATION : 3, Rue Pelissier, ALGER
Agence à PARIS : 28, Rue Beaurepaire - Tél. Nord 26.84

ABONNEMENTS :
ALGÉRIE-TUNISIE-MAROC FRANCE : Un an..... 60 fr.
Un an.. 50 fr. - Six mois.. 26 fr. ÉTRANGER : Un an..... 140 fr.

Un désastre en Oranie



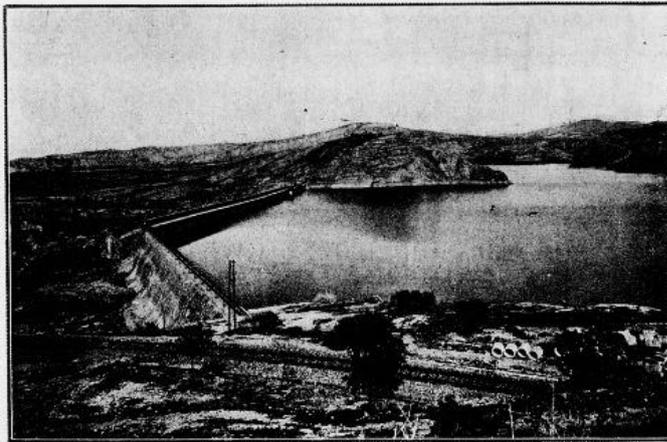
Le barrage de l'Oued-Fergoug, dont la rupture a provoqué tant de ruines dans cette région de l'Oranie, qu'il rendait autrefois si fertile.

LE DÉSASTRE ORANAIS

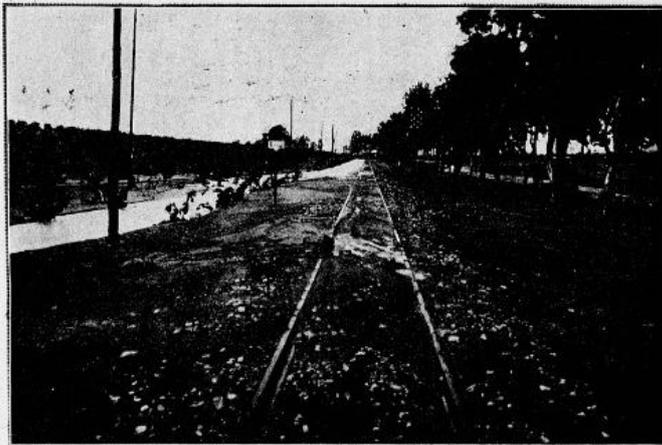
M. Georges Besson, notre reporter photographe, bien connu des lecteurs de L'Afrique du Nord, nous a rapporté de son voyage dans les régions inondées de l'Oranie des documents photographiques et les quelques notes que nous publions ci-dessous.

A huit heures du soir, apprenant que des événements extraordinaires se passent du côté de Relizane et de Perrégaux, je reçois l'ordre de me mettre en route, charge mes appareils, endosse un manteau et pars aussitôt. C'est l'itinéraire bien connu, le Sahel, la Mitidja, la montée de Bourkika d'où, après Miliana, je dévalerai dans la plaine du Chélif. Il pleut, la route est vide et je vais aussi vite que je peux, du soixante, du quatre-vingts... A Affreville, où je passe vers onze heures, je gratte une puissante voiture, je reconnais l'auto du Gouverneur. Elle est vide. Pour avoir souvent couru le bled dans son sillage, je connais le chauffeur.

— Où allez-vous ? Qu'est-ce qu'il se passe ?... Il a reçu l'ordre de filer sur Orléansville, où il attendra le train qui vient d'Alger. Si le Gouverneur ne descend pas dans cette localité, il filera sur Relizane. Parce que la route se fait mauvaise et qu'on n'est pas trop de deux, nous décidons de voyager de compagnie. Bien nous en prend. Car, un peu plus loin que Rouina, ouvrant la marche, je tombe dans une coupure



Vue générale du barrage de l'oued Fergoug.



Sur la route de Relizane à Mostaganem la boue a envahi la voie ferrée.

de la route. De l'eau jaune, de la terre, du sable. Tout autour, les champs sont inondés. Là, sous la pluie diluvienne, nous bataillons une heure. On peut pourtant repartir et à minuit nous sommes à Orléansville. C'est bien plus tard que le train y arrive. Comme le Gouverneur ne descend pas, nous repartons vers Relizane. La route est effroyable, coupée de torrents, de tas de boue, de sable et de terre rouge arrachée aux champs voisins. Le paysage, dans la lumière des phares apparaît sous un voile d'eau battante.

Nous arrivons à Relizane seulement aux environs de quatre heures. Pour y apprendre que la route est absolument impraticable au delà de cette localité. Arrivé par le train d'Alger, le Gouverneur part aussitôt sur Mostaganem où l'on annonce des dégâts considérables et de nombreuses victimes. Je suis. La route est épouvantable, coupée, ravinée. Des arbres tous tombés dans les fossés, de chaque côté de la chaussée l'eau s'étend en nappes immenses. Et il pleut toujours d'une pluie violente et rageuse qui bat sur les capots et nous entoure d'un bruit immense ou d'une petite pluie fine et monotone qui tombe sans arrêt, comme s'il devait pleuvoir toujours. C'est plutôt sinistre. D'autant qu'il faut faire attention, tenir le solide, ne pas se jeter dans un fossé.

Nous arrivons enfin à Mostaganem. Mer dé-

montée, vent en rafales et pluie, pluie constante. Le Gouverneur descend à la Sous-Préfecture, s'entretient avec le Sous-Préfet et le Maire. Je gare, me restaure et pars aux renseignements avec mon aide.

L'impression première c'est que Mostaganem vient d'être coupée en deux comme d'un gigantesque coup de hache. La place du Marché n'existe plus, elle est partie dans un trou avec les constructions qui la bordaient et les beaux platanes qui l'ombrageaient.

Des maisons sont fendues en deux, les pièces apparaissent en coupe comme sur un plan d'architecte, on y voit des lits, un bureau avec le téléphone, un piano qui demeure juché par miracle sur un bout de plancher. Je prends quelques vues. Et je cause avec les citadins, arabes, bonnes femmes désolées, bistrots qui me servent du café chaud de l'air le plus désolé qui soit au monde.

Voici ce qui s'est passé à Mostaganem. La ville est traversée par l'Aïn-Sefra, un oued du type africain à régime torrentiel. On l'a endigué d'un canal, on l'a couvert d'une plate-forme sur laquelle on a bâti. Dans la soirée de samedi, l'eau arriva, elle était précédée d'une masse énorme de débris, de feuilles, de troncs d'arbres, de pierres, de débris divers qui obstruèrent le tunnel. L'eau s'ammoncela. Un moment vint où elle se fit passage, emportant tout,

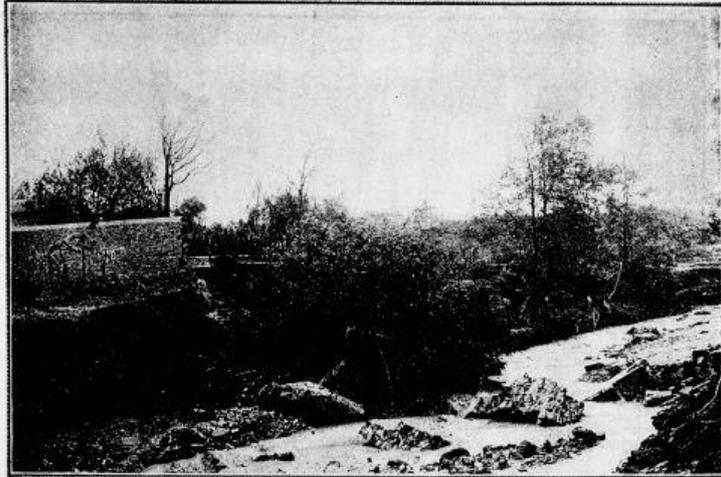


Arbre déraciné et excavation provoquée par le passage des eaux.

Photos H. Besson.

faisant sauter avec la plate-forme les immeubles qu'on y avait construits. Matériaux, meubles et aussi les habitants, tout cela a été entraîné, roulé dans la boue et jeté dans le port aujourd'hui obstrué à moitié, à sec en certains endroits et comblé de terre sur une hauteur qui atteint parfois huit mètres. Je parcours la ville, essayant de prendre quelques vues typiques, mais mon travail est horriblement difficile, l'éclairage est mauvais, il faudrait poser ; sous la pluie c'est trop souvent impossible et le vent qui souffle toujours par rafales complique encore ma tâche. Je descends au port dont je voudrais prendre quelques aspects. Rien à faire, vent, pluie, les éléments déchainés m'interdisent tout travail. Je remonte, je jette un coup d'œil sur la ville arabe, ce quartier de Tigditt vert, bleu, rose et si joli où l'Aïn-Sefra qui a repris son cours ancien et coule à découvert a fait des siennes.

Je photographie dans la mesure où je peux et après déjeuner, je décide de partir sur Perrégaux. Des gens me disent que ce n'est pas possible, mais je tiens à essayer ma chance dans l'espoir de rapporter de là-bas quelques vues intéressantes. Je pars. La campagne est couverte d'eau, la voie du petit chemin de fer est arrachée, le ballast a été balayé, des sections mises à nu apparaissent çà et là comme des petits ponts. Des torrents coupent la route, par moment celle-ci disparaît sous l'eau,



Le pont d'accès d'une des routes, aboutissant à Mostaganem, brisé par le choc des eaux.



MOSTAGANEM.— Place du Marché. Tranchée au travers des immeubles due à l'éclatement du tunnel des eaux.



Un des immeubles les plus atteints.

nappe jaunâtre où la pluie qui tombe dessine des petites cloches. Dans une accalmie j'arrive à Rivoli. La place est sous l'eau, des gamins y jouent, les pantalons au genoux, les molets nus. Je peux savoir d'eux qu'il y a des morts, plusieurs victimes, ils ne savent pas combien. Je pourrais aller trouver le Maire, mais je préfère partir, rejoindre, si je peux, cette ville de Perrégaux qui est au cœur du désastre. Un coup d'œil sur l'ensemble du coquet village, un regard à la maison si accueillante du sénateur Saurin et je file sur Noisy-les-Bains. Je vais. Mais c'est très pénible. La route n'est qu'une mare jaune. J'ai toutes les peines du monde à tenir le solide, à garder le milieu de la chaussée. J'y réussis tant bien que mal, servi par cette espèce de divination qui est comme la seconde nature des vieux automobilistes. Je tombe dans des ornières, des trous, avec de l'eau jusqu'au marche-pieds, je traverse des lacs, des torrents dont l'eau coule avec la vitesse d'un cheval au galop. Le pays est couvert d'eau, de chaque côté de la route, les champs sont noyés, avec des sarments de vigne qui ont l'air de nager, des profils d'arbres. C'est sinistre tout à fait. Il pleut par intermittences. Malgré tout, j'espère arriver à Noisy et plonger de là sur Perrégaux. Que l'énorme barrage de Foued Ferrégaux ait cédé, voilà qui me stupéfie. Eventré comme une simple cloison, cette maçonnerie épaisse de quarante mètres, c'est inconcevable.

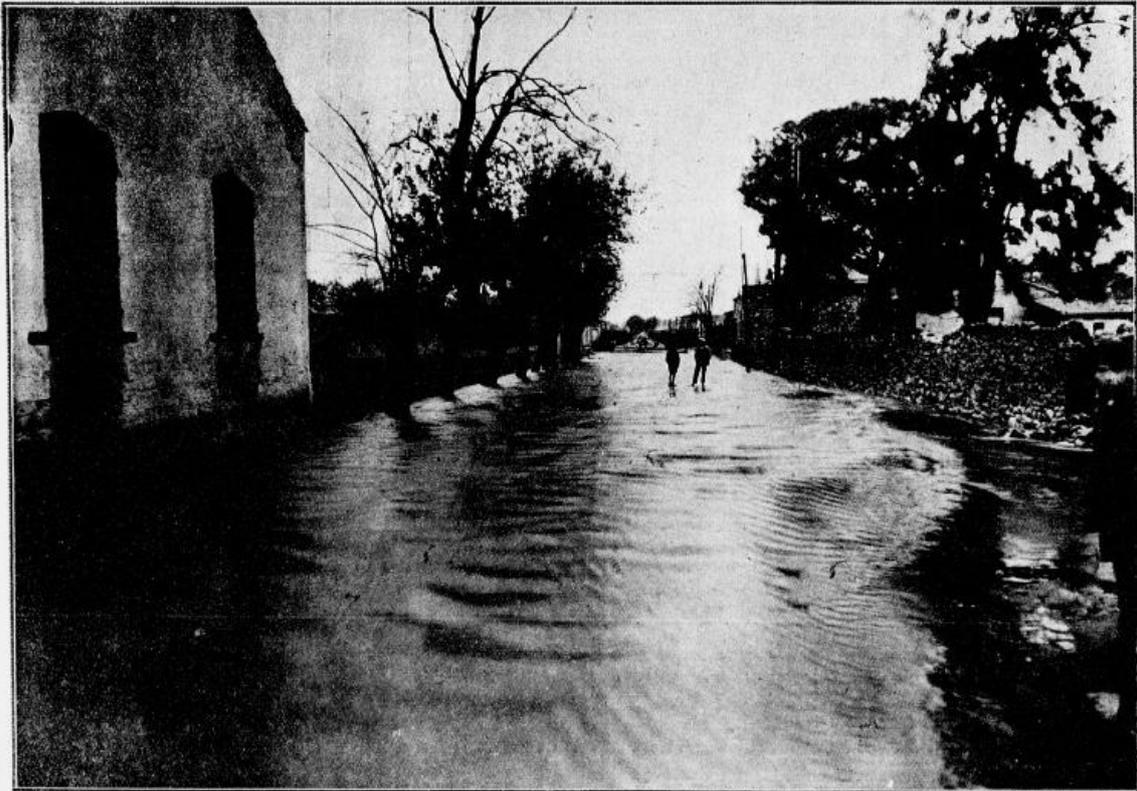


Une des vues après le désastre : On distingue dans le milieu une profonde excavation.

Photos H. Besson.

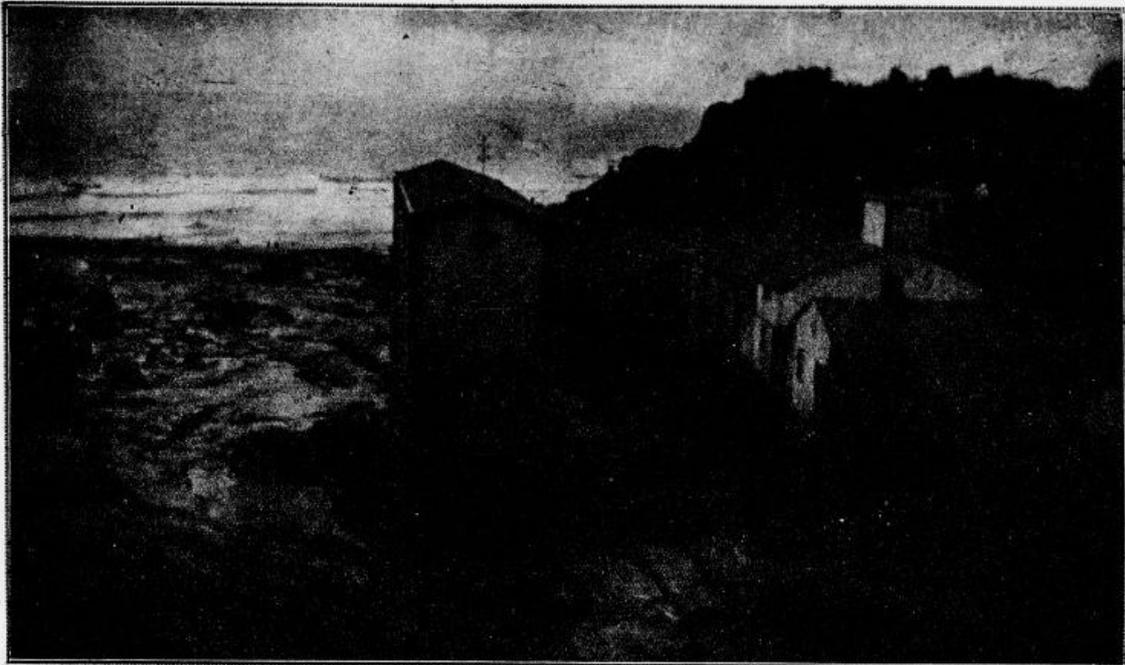


Un des quartiers ayant le plus souffert.



Le village de Rivoli sous l'eau et la boue.

Photos H. Besson.



Après le passage des eaux : Une vue des bas quartiers de la ville.

Photo H. Besson.

C'est là que je voudrais arriver pour prendre ça, renseigner nos lecteurs et mettre sous leurs yeux ces inouïs spectacles de dévastation.

Je vais. Noisy ne doit pas être loin. Et tout d'un coup la voiture pique. Plus moyen d'avancer, impossible de reculer. Il a de l'eau jusqu'au moyen, j'ai peur de noyer le moteur. Mais il me faut demeurer là, attendre sous la pluie. Cela dure plus d'une heure et c'est vaguement inquiétant. D'autant que peu avant j'ai croisé deux voitures jetées sur les bas-côtés de la route tombées dans le fossé. On n'en voit plus que les sièges, le pare-brise et le volant de la direction. En sera-t-il de même, bientôt de ma voiture ? Nous en sommes là de ces perplexités, quand je vois arriver un fort attelage, chariot sans doute d'une riche ferme voisine. Dix bêtes le tirent, aux endroits difficiles, on les fait courir et elles entraînent le lourd véhicule, l'arrachent aux trous et aux ornières. Le conducteur dételle ses bêtes de trait ; avec une corde attachée à mon essieu d'arrière il me hâte, me tire du mauvais pas. Et il me renseigne : Je ferais bien de retourner ; c'est même la seule chose qu'il me reste à faire. A moins de vouloir y laisser ma machine et peut-être mes os... Car la route est impraticable, tronquée de crevasses, de failles où roulent de vraies rivières. Les arbres, les beaux eucalyptus des

hords de la route sont tombés çà et là, dans les fossés ou en plein milieu du passage. D'autres ont été emportés dans les champs, parmi les vignes, les labours, les terres ensemencées. Mieux vaut retourner... Je remercie, me résigne à rentrer à Mostaganem. Tourner est toute une histoire. Je finis par y réussir et j'arrive à Mostaganem, littéralement enragé de n'avoir pu faire mon métier.

C'est après-midi ; trois heures, trois heures et demie. Il fait déjà sombre. Justement on procède à la cérémonie funèbre d'enterrer les victimes. On a retiré des décombres, repêché dans la boue du port une quarantaine de cadavres. Le Gouverneur préside à cette triste fête. Sur la place de la nouvelle mairie, les cercueils sont alignés, une quarantaine. Tout autour, sous la pluie battante qui n'a pas de rémissions, sous les parapluies ouverts et qui dégouttent une foule atterrée. J'essaye de photographier, mais l'éclairage est mauvais, je sens que le cliché ne vaudra rien. Je me joins à la foule, j'essaye d'obtenir quelques précisions. Combien de victimes ? Personne ne sait me renseigner, mais les discours et les probabilités vont leur train. Le grossissement s'en mêle, les exagérations habituelles. J'entends parler de plusieurs milliers de morts. Pour toute la région sinistrée, cela s'entend. Et de fait, si l'on songe aux

conditions de logement des indigènes, à leurs douars de gourbis accrochés aux pentes ou placés dans les ravins et qui ont été emportés, on ne peut s'empêcher que les morts doivent être en effet très nombreux. D'autre part, combien doivent être isolés dans la campagne, démunis de vivres, grelottant de froid sous leurs abris misérables. Femmes, enfants, la mortalité doit être effroyable.

Le lendemain, comme la tempête continue et qu'il n'y a rien à faire pour moi, je reprends la route, je rallie péniblement Relizane et regagne Alger sous la pluie battante.

BESSON.

LE DÉPART DE M. VIOLLETTE

M. Viollette a quitté l'Algérie mardi dernier.

De nombreux amis, malgré le temps affreux qu'il faisait au moment de l'embarquement, avaient tenu à venir saluer le Gouverneur Général avant son départ. Sur l'embarcadère de la Compagnie Transatlantique, il adressa des adieux émus à ceux qui avaient suivi et apprécié son œuvre pendant sa mission ici.

L'Algérie aura désormais un défenseur de plus à la Chambre où M. Viollette compte de très nombreuses sympathies.